

face aux données archéologiques et à l'utilisation des hypothèses modernes. – Christel FREU.

Yann LE BOHEC, *Naissance, vie et mort de l'Empire romain : de la fin du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère jusqu'au V<sup>e</sup> siècle de notre ère* (Antiquités. Synthèses, 15), Paris, Picard, 2012, 17 x 24, 847 p., br. EUR 56, ISBN 978-2-7084-0930-9.

L'exposé suit un ordre chronologique et thématique : les empereurs jusqu'aux Antonins ; aspects politiques, militaires (par un spécialiste de l'armée romaine), économiques, sociaux, religieux et artistiques ; les différentes parties de l'Empire ; III<sup>e</sup> siècle, IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles et subdivisions semblables à celles du Haut-Empire. La matière est abondante, l'A. raconte aisément et l'analyse des faits politiques est plus pointue (toutefois dépourvue de notes). L'A., en effet, a une vision de la crise du III<sup>e</sup> siècle, qui débute par l'affaiblissement de l'armée (p. 631 et s.) : effectifs insuffisants, encadrement inégal, logistique mal assurée, marine inefficace, stagnation de l'armement et de la tactique, stratégie défensive et aveugle, car la crainte de l'Iran (Parthes, puis Perses, fixés à la fin du siècle) fut plus forte que celle des Goths. Ensuite, la conjoncture économique : les Anciens n'en avaient aucune idée, ignorant les mécanismes d'inflation et de déflation ; instabilité monétaire. Sécessions (Zénonie, Postumus). Stabilisation aussi (Claude II le Gothique, Aurélien...), relativement modeste toutefois et diverse selon les provinces. La fin du III<sup>e</sup> s. et la première moitié du IV<sup>e</sup> s. voient un redressement (p. 671 et s.) que l'observation du titre et de l'aloï des monnaies, de la production de céramique met en lumière. L'A. partage cette vision (tétrarchie, réformes monétaires, fiscales et militaires), jusqu'en 361, où commence la dégradation (p. 684 et s.). Ici et ailleurs, il insiste sur les différences, allant grandissant, entre un Occident en déclin et un Orient plus stable. S'interrogeant sur la fin de l'Empire (d'Occident), l'A. insiste sur sa lenteur (de 406 à 476), le déficit de l'armée, l'incapacité, déjà avant 406, à se redresser. L'exposé est clair et vivant, le ton parfois direct (p. 70 : le « charabia » de tel historien) ou réaliste (p. 680 : Constance II « se révéla intolérant, ce qui était normal à cette époque » ; p. 690, à propos du moralisme de Théodose I<sup>er</sup> : « La liberté religieuse n'était pas conçue comme normale. Elle ne l'est d'ailleurs toujours pas partout au XXI<sup>e</sup> siècle »). Chaque subdivision et la fin du volume ont une bibliographie, très sélective. Ouvrage bien écrit, personnel mais critique, particulièrement sur l'évolution de la crise de l'Empire et ses conséquences. – B. STENUIT.

Colin ADAMS, *Land Transport in Roman Egypt: A Study of Economics and Administration in a Roman Province* (Oxford Classical Monographs), Oxford, University Press, 2007, 14.5 x 22.5, XIV + 331 p., rel. £ 60, ISBN 0-19-920397-0.

Le chap. 1 présente le coût et les réalités du transport terrestre dans l'Empire romain, puis en Égypte, où il était indispensable pour amener, là où les canaux faisaient défaut, les marchandises sur le Nil (exemple du Fayoum, distant de 100 km). Les papyrus, auxquels l'A. fait constamment référence, malgré leur inégale distribution spatiale et temporelle, complètent les données des sources littéraires et archéologiques ; les réalités d'aujourd'hui sont elles-mêmes prises en compte. Chap. 2 : Topographie et transports ; Nil et voies terrestres sont indissociables. Chap. 3 : le chameau, utilisé surtout à l'époque romaine ; l'âne, moyen le plus courant ; le cheval, peu rentable ; la mule, peu utilisée ; le bœuf, rare ; les charrettes, seulement pour certains transports. Chap. 4 : entretien, harnachement et capacités des animaux. Chap. 5 ; organisation du transport animalier, locations, transactions. Chap. 6 : contrôle de l'État, malgré des abus nombreux ; le nombre d'animaux, utile pour (chap. 7) les réquisitions (pas seulement pour le transport des grains, avec abus). Les quatre

derniers chapitres étudient des cas concrets : difficultés du pouvoir à assurer le transport des grains ; transport (e. a. de matières précieuses) dans le désert oriental : liaison avec la mer Rouge ; importance du transport terrestre dans l'économie égyptienne cernée par ensembles géographiques : déserts de l'E. et de l'O., grandes villes ... — Les différents aspects de l'économie égyptienne apparaissent intégrés et le transport terrestre n'était pas un maillon faible ; l'étude des papyrus, base du livre, permet de mieux saisir cette réalité-là, plus correctement que les considérations théoriques et les édits impériaux : le réseau égyptien de transport terrestre était à la hauteur de la réputation de fertilité du pays. — B. STENUIT.

Evelyne UGAGLIA (dir.), *Permis de construire. Des Romains chez les Gaulois*, Toulouse, Musée Saint-Raymond, musée des Antiques de Toulouse, 2013, 112 p., ISBN 978-2-909454-37-5.

Cet opuscule est le fruit de la collaboration active entre le Musée Saint-Raymond, musée des Antiques de Toulouse, et l'Institut national de recherches archéologiques préventives (INRAP). Il s'agit du catalogue de l'exposition du même nom, présentée de novembre 2013 à septembre 2014, destinée à présenter les nouveaux résultats de la recherche sur l'habitat de la société gauloise en Aquitaine au moment de l'implantation des Romains dans le Midi toulousain. Cette rétrospective fait écho au colloque *Les modèles italiens dans l'architecture des II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C. en Gaule et dans les régions voisines*, qui s'est tenu à Toulouse en octobre 2013. Parmi les peuples aquitains, trois sont au centre de cette étude : les Ausques (Auch) de la moyenne vallée du Gers, les Volques Tectosages de Toulouse et les Rutènes (départements du Tarn et de l'Aveyron). La problématique de l'ouvrage s'articule autour de la remise en cause de la vision séculaire sur l'architecture gauloise véhiculée par l'école républicaine et de son impact sur la recherche. L'objectif de l'ouvrage est de se désolidariser de ces images d'Épinal pour démontrer que la région toulousaine est pétrie de culture italique bien avant la conquête césarienne. Dans cette perspective, les archéologues réévaluent les apports de la conquête romaine en matière architecturale par le prisme de contacts précoces au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Consacré à la période de transition qui accompagne l'intégration de l'espace gaulois au monde romain à partir des années 100 av. J.-C., le livre est divisé en huit chapitres thématiques (mise au point historiographique, cadre géographique et contexte socio-politique, la ville, l'espace religieux, la maison, l'architecture balnéaire, les décors, les sites). À ce titre, il présente trois intérêts majeurs pour le renouvellement de l'approche scientifique sur l'habitat gaulois. — D'emblée, l'un des grands mérites de l'ouvrage est de montrer à quel point la recherche est tributaire d'une image stéréotypée de la maison gauloise transmise par l'école française. Depuis les manuels de l'école primaire – à commencer par la fameuse *Histoire de France* d'Ernest Lavisse – jusqu'à ceux du secondaire, force est de constater qu'il n'existe pas de place faite à l'histoire gauloise. Cette dernière n'existe, à la rigueur, que dans le contact avec l'occupant romain si tant est que les pédagogues lui concèdent une infime partie de leurs discours. Dans ce cas, l'école républicaine des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles fut le creuset d'un florilège d'idées reçues, à commencer par les représentations sur l'architecture gauloise. Dans l'iconographie de ces outils pédagogiques, les Gaulois habitent des huttes rondes généralement couvertes d'un toit de chaume. Or cet imaginaire collectif a profondément déteint sur la recherche archéologique. Pendant longtemps, une partie de la communauté scientifique a refusé d'admettre une introduction des modèles architecturaux classique en Aquitaine avant sinon la conquête des Gauls, du moins le Principat augustéen. Pour ces chercheurs, il y eut manifestement une incapacité à penser la ville gauloise comme une architecture « en dur ». Selon cette vision, la construction en brique ne devait être l'apanage que d'un modèle romain diffusé de façon univoque et sans métissage à partir de l'époque augustéenne. À l'inverse, l'historiographie actuelle des années 1990 et 2000 prend le contre-pied de ces images figées. Désireuse de déconstruire ces constructions mentales académiques, elle s'appuie sur l'architecture